

Joséfa embrassa sa fille, et Mercédès forte de l'appui maternel, inaugura le genre de vie qu'elle acceptait à défaut des joies du bonheur intime.

Elle annonça un matin à Mikaël qu'elle avait l'intention de donner un bal. Celui-ci ne s'y opposa nullement, et quelques heures plus tard, revint avec une liste qu'il plaça sous les yeux de sa femme.

— Fort bien ! dit tranquillement Mercédès, la mienne est également préparée.

Le prince y jeta les yeux.

— Ma chère, lui dit-il, vous devrez rayer une partie de ces noms.

— Pourquoi ?

— Mes invités se trouveraient mal à l'aise avec les vôtres.

— Vraiment ! dit Mercédès ; autant m'intimer l'ordre de rompre avec mes anciennes relations.

— Je ne vais pas jusque-là ; réfléchissez seulement que jusqu'à cette heure nous avons vécu dans un monde absolument différent.

Mercédès refusa de céder, le prince s'obstina, et tous deux se quittèrent ayant au cœur une sourde irritation.

La fête eut lieu néanmoins. Tous les journaux en parlèrent, et Mercédès oublia dans ses satisfactions d'amour-propre les premiers froissements de la vie intime.

La colonie Moldave la jugea sévèrement. On plaignit la princesse Ilona, et on s'attrista pour Mikaël qui tenta vainement de prendre quelque empire sur sa jeune femme.

Depuis que la situation du noble proscrit avait changé, il se trouvait vis-à-vis de ses compatriotes pauvres, dans une situation complètement nouvelle.

Jusqu'à ce moment, sachant la pauvreté des Ipsolani, ils s'étaient abstenus de leur parler de misères. Mais en apprenant que la fortune leur souriait, ils vinrent peu à peu raconter à la princesse Ilona la douleur de leur exil et les privations de leurs familles. Celle-ci les accueillit avec bonté, promit de leur venir en aide, et demanda à son fils de quelle façon il entendait dispenser des secours aux plus à plaindre.

Le jeune homme pâlit un peu.

— J'en parlerai à Mercédès, répondit-il.

En effet le soir même, avec mille précautions et une grande douceur, il lui cita les noms de quelques compatriotes besogneux, et qu'il était de son devoir de soutenir. Il rappela ce que jadis pour eux avait été la famille souveraine des Ipsolani. Ne devait-il point garder sa protection à ses clients ruinés, à ses sujets fidèles ?

Mercédès se mit à rire.

Sans doute elle comprenait qu'il prit pitié de ces hommes de sa nation, elle trouvait juste qu'il leur vint en aide avec sa fortune personnelle. Quand à elle, jamais elle ne sacrifierait rien pour des étrangers quémandeurs.

— Après avoir fait l'aumône aux uns, vous vous verriez obligé de payer des pensions aux autres. Que voulez-vous ? Il faut accepter le présent tel qu'il est. N'êtes-vous point exilé comme eux ?

— Mais je suis riche, moi !

— Nous sommes riches ! répliqua Mercédès, ce qui n'est point absolument la même chose. Grâce aux dix millions de ma dot nous ne manquerons de rien ; si j'entrais dans la voie que vous m'indiquez, je me verrais bientôt réduite à vendre mon hôtel et mes diamants. Je ne suis guère sentimentale, mais ce

n'est point pour trouver chez votre femme de l'enthousiasme patriotique et la poésie que vous m'avez épousée. Je vous donne ce que vous êtes en droit d'attendre ; votre maison est tenue sur un pied excellent. Je m'habille avec goût, on me recherche, j'ai redoré votre couronne, que voulez-vous de plus ?

— Mercédès, répliqua Mikaël, manqueriez-vous de cœur ?

— Peut-être bien, répondit-elle, mais non pas de volonté ! Je refuse donc absolument en principe ce que vous me demandez, mais pour cette fois, mon père s'étant montré très généreux hier, je veux bien sacrifier quelques centaines de louis.

— C'est inutile, répondit Mikaël, ma mère y pourvoira.

Le soir même la princesse vendait une bague.

Ainsi Mikaël s'était trompé. Son titre s'était trouvé à vendre, on y avait mis le prix, voilà tout. Lui si noble d'instincts, lui, élevé par une mère admirable et qui, en épousant Mercédès s'était fait l'illusion que grâce à cette fortune il rendrait la princesse Ilona heureuse, s'était trompé d'une façon absolue. Sous son apparence de nonchalante douceur, Mercédès cachait une obstination invincible.

Elle garda les rênes de la maison, et les tint d'une main ferme.

Prodigue pour elle même, elle ne sacrifiait rien pour autrui quand son orgueil n'y devait pas trouver une compensation.

Au milieu du luxe qui l'entourait, Mikaël resta presque pauvre.

Une tristesse profonde s'empara de lui. Le monde où il se voyait obligé de conduire sa femme ne tarda point à lui devenir odieux. Il prit l'habitude de passer ses soirées avec sa mère, laissant Mercédès libre d'aller avec Joséfa aux premiers représentations, aux fêtes travesties, aux ventes de charité.

Pendant qu'elles jouissaient vaniteusement de leur succès d'élégance, Ilona et Mikaël retirés dans le cabinet de la princesse lisaient à haute voix leurs poètes nationaux ou recevaient quelques nobles exilés.

La désunion de cœur de Mikaël et de Mercédès s'accrut progressivement. Elle lui garda rancune de la laisser seule, il ne lui pardonna pas de désertir son foyer.

Quand par hasard la jeune femme ne sortait pas, et que le prince et sa femme restaient à l'hôtel, ils se sentaient si embarrassés l'un en face de l'autre, et trouvaient si peu de chose à se dire, que la contrainte amenant la fatigue, ils se quittaient de bonne heure, plus las, plus tristes que la veille.

On cessa bientôt de les voir ensemble.

Ce fut une sorte de séparation sans bruit, sans scandale.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 avril 1883—No 172.

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1882)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 16 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels endettés voudront bien régler l'arrérage immédiatement, par là nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même les file complets (brochés) de l'année 1881, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & C<sup>ie</sup>, Editeurs,

Boite 1966, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse Montréal.